



# Hommage à Alfred Grosser

## (1<sup>er</sup> février 1925-7 février 2024)

Hélène MIARD-DELACROIX

**Hélène Miard-Delacroix** est professeure à Sorbonne Université.

Le texte original de cet article paraîtra dans la revue *Allemagne d'aujourd'hui*, n° 247, janvier-mars 2024.

Les opinions exprimées dans ce texte n'engagent que la responsabilité de l'auteur.

ISBN : 979-10-373-0832-0

© Tous droits réservés,  
Paris, Ifri, 2024.

Image : © Pascal Thibaut/X

### Comment citer cette publication :

Hélène Miard-Delacroix, « Hommage à Alfred Grosser », *Éditoriaux de l'Ifri*, Ifri, 14 janvier 2024.

#### Ifri

27 rue de la Procession  
75740 Paris Cedex 15  
Tél.: (0)1 40 61 60 00  
E-mail: [accueil@ifri.org](mailto:accueil@ifri.org)

[www.ifri.org](http://www.ifri.org)

Les réactions à l'annonce du décès d'Alfred Grosser disent mieux que tout long développement le rôle qu'il a joué pour tant de personnes. Plus qu'il est d'usage dans les nécrologies, les superlatifs se succèdent autant que les marques de respect et de gratitude, de même que des images comme la « figure de proue » évoquant sa fonction d'initiateur, de précurseur, de moteur. On y évoque aussi les actions apparemment simples mais décisives que sont la médiation et le dialogue. Et son rôle de passeur entre deux pays qui se sont si longtemps fait la guerre et sur lesquels il invitait à miser pour construire un présent et un avenir meilleurs, dans le sens le plus noble de la politique, comme il aimait à le souligner. « La France et l'Allemagne perdent un des plus ardents acteurs du rapprochement entre nos deux pays », a résumé l'Institut français des relations internationales (Ifri) le lendemain de sa mort. D'autres, de nombreux anonymes, l'ont qualifié d'« âme du franco-allemand », d'« infatigable passeur », « toujours prêt à échanger avec les jeunes générations qui le lui rendaient bien ». Les fondateurs du réseau Abibac (double délivrance du baccalauréat français et allemand) louent son soutien « généreux, magnifique », tous et toutes lui disent merci.

Car Alfred Grosser n'a pas seulement été un grand professeur pour les uns, un commentateur à la plume vive et acérée pour les autres, il a stimulé la réflexion de nombreux de ses contemporains, il a initié et accompagné l'action de celles et

ceux qui ont eu le bonheur de le rencontrer et de l'écouter. Beaucoup des étudiants passés par Sciences Po pendant plusieurs décennies – et cela fait beaucoup de décideurs dans des secteurs variés – évoquent instantanément sa conférence du jeudi soir, dans l'amphi Boutmy, qui ne rapportait pas de note mais faisait fourmiller les cerveaux à l'écouter commenter l'actualité de la semaine avant de sortir de là revigoré et l'esprit alerte.

Comme celles et ceux dont il a dirigé les recherches et en qui il a placé sa confiance, l'auteure de ces lignes garde avec affection les dizaines de petits mots qu'il a laissés, les dédicaces inspirantes et les innombrables articles de lui qu'il découpait et envoyait par La Poste pour s'assurer d'être entendu, compris et surtout diffusé. Pour tous, il reste sa quarantaine de livres, en français et en allemand, un millier d'articles publiés au *Monde*, à *La Croix*, à *Ouest-France*, et toutes ses interventions à la radio et la télévision, conservées en France à l'Institut national de l'audiovisuel. Il faut y ajouter l'équivalent dans les médias allemands, et aussi les discours et conférences qu'il tenait généralement sans notes, indifféremment en allemand et en français, à des publics lettrés, à des politiques comme à des lycéens. Certains collègues dans le monde académique estimaient avec un brin de jalousie qu'il s'abaissait à « faire du journalisme ». Alfred Grosser considérait au contraire comme sa mission d'universitaire, jouissant de nombreux privilèges, de chercher un public large, de diffuser des connaissances et de promouvoir le sens critique.

Il n'y a pas que les exigences liées à l'exercice de la nécrologie qui justifient de rappeler les grands moments de la vie d'Alfred Grosser. Les étapes de son chemin de vie, en particulier les drames de sa jeunesse dans le contexte de la persécution des Juifs, de l'occupation de la France par la Wehrmacht et de la collaboration, ont déterminé son engagement d'adulte après 1945. Elles sont indispensables pour comprendre l'homme et l'intellectuel car elles ont forgé ses convictions en faveur du rapprochement entre les anciens ennemis, pour une responsabilité réciproque et pour la construction d'une Europe unie au sein du camp occidental. S'il a pu se relever des deuils dans sa famille proche et en tirer une énergie phénoménale qu'il mit au service de causes généreuses, ce fut en raison d'un

caractère heureux et d'un tempérament optimiste s'appuyant sur une solide foi en les hommes.

Alfred Grosser est né en 1925 à Francfort-sur-le-Main dans une famille de la bourgeoisie juive laïcisée. Son père Paul, médecin pédiatre, professeur à la faculté de médecine et directeur d'une clinique pour enfants, n'avait pas craint, pour sa famille, l'antisémitisme de plus en plus explicite au début des années 1930, car il se considérait pleinement comme Allemand. Bon patriote, il avait servi son pays pendant la Grande Guerre, il avait été décoré de la Croix de fer et se refusait à imaginer que l'hostilité des nazis dirigée contre les *Ostjuden* pût se tourner un jour contre les Allemands comme lui dont la confession juive n'était qu'un trait parmi d'autres. La famille resta donc à Francfort après la prise de pouvoir par Hitler le 30 janvier 1933 et ne prit la fuite en décembre suivant que lorsque les mesures d'aryanisation chassèrent le médecin de sa clinique. Alfred Grosser allait avoir neuf ans quand il arriva en France. Il intégra l'école communale à Saint-Germain-en-Laye et y devint rapidement et, comme il le dit souvent par la suite, pleinement un Français, même si la nationalité ne lui fut accordée qu'en octobre 1937 en même temps qu'à sa mère et à sa sœur. Son père était déjà mort, peu de temps après l'arrivée à Paris le 19 décembre 1933. Il avait été emporté par une crise cardiaque le 7 février 1934, et Alfred Grosser vient de mourir quatre-vingt-dix ans jour pour jour après son père. Celui qui allait devenir un infatigable passeur entre son Allemagne de naissance et sa France d'adoption tint sa longue vie d'abord à cette naturalisation qui protégea sa mère Lily et les deux enfants d'un internement comme « ennemis » de la France en septembre 1939. Deux ans plus tard, en avril 1941, c'est sa sœur de dix-neuf ans qui mourut d'une septicémie, des suites de leur traversée de la France à bicyclette pour rejoindre la zone libre et gagner Biarritz, puis Saint-Raphaël. Puis, en 1944, son oncle et sa tante, transférés de Theresienstadt à Auschwitz, furent exterminés. Entre-temps le jeune Alfred avait passé son bac à Saint-Raphaël et commencé à étudier puis, après avoir été caché dans un monastère près de Valence, il donna finalement des cours dans une école de maristes qui le recueillirent, à Marseille. À dix-neuf ans il eut la clairvoyance de reconnaître qu'il avait eu de la chance en

comparaison avec d'autres. Il accéda à la conviction, qui l'accompagna sa vie durant, « que la haine n'était pas la bonne réponse à la haine, que l'esprit de système n'était pas la bonne réplique à l'idéologie globalisante et que la liberté critique, même et surtout à l'égard de soi, était la meilleure façon de rejeter les doctrines négatrices de cette liberté » (*Le crime et la mémoire*, Paris, Flammarion, 1989, p. 10).

Il n'est pas possible de séparer les actions des convictions d'Alfred Grosser. Ce qu'il fit ensuite, après l'agrégation d'allemand en 1947 et le choix de la science politique à la Fondation nationale des sciences politiques, a été entièrement porté par une idée simple : il fallait très vite nouer un dialogue et établir des relations avec les voisins allemands vaincus et désespérés, car il n'y avait pas de culpabilité collective et rien ne justifiait un ostracisme qui aurait été, lui, inévitablement funeste. « Qui suis-je pour juger, sans savoir comment j'aurais moi-même réagi dans leur situation ? » écrivait-il. Il y avait eu aussi des Allemands qui cachèrent des Juifs, qui risquèrent leur vie dans la résistance ou espérèrent, la nuit, la chute d'un régime inhumain. Et il fallait aussi parler à ceux des Allemands qui avaient soutenu le nazisme, en particulier aux jeunes de vingt ans en 1945 qui n'avaient rien connu d'autre, qu'il fallait convaincre des bienfaits de la démocratie et avec qui on devait, ensemble, construire un avenir de paix. Alfred Grosser n'était pas dans l'administration d'occupation, comme Joseph Rovin, en position d'agir directement sur l'éducation populaire. Mais il partageait l'idée que l'Allemagne du futur serait le résultat de ce que l'on aura su faire d'elle, donc « l'Allemagne de nos mérites ». Proche d'Emmanuel Mounier, il créa avec lui, en 1948, le Comité français d'échanges avec l'Allemagne nouvelle et plaida pour la connaissance du voisin à la place de sa damnation. Alfred Grosser fait partie de ces hommes et femmes qui ont choisi de miser sur la parole franche et les échanges lucides dès 1945, formant un réseau de médiateurs un peu dérangeants parce que prenant le contre-pied des préjugés et du confort de la détestation. C'est pourquoi Grosser ne cessa par la suite de rappeler les efforts précoces de la société civile des deux pays pour renouer des liens, rétablir les associations franco-allemandes, organiser des rencontres et créer des jumelages, avant même que Robert Schuman propose

dans sa déclaration du 9 mai 1950 d'instaurer, dans le domaine clé du charbon et de l'acier, une intégration de la production qui rende la guerre « non seulement impensable mais matériellement impossible ». Ce faisant, Alfred Grosser a toujours dénoncé la pensée facile, les commémorations satisfaites et surtout le terme de « réconciliation ». Pour lui, le mot détournait de la réalité du terrain qui exigeait la compréhension et le rapprochement pas toujours faciles, et il créait l'illusion d'une égalité dans la faute et dans le pardon en même temps qu'il réactivait des représentations totalisantes. Personnellement, en tant que Français, il n'avait pas à se réconcilier avec un prisonnier politique allemand enfermé dans les geôles nazies. Aussi ne cessa-t-il de s'élever contre les collectifs trompeurs avec des formules éclairantes comme « Le contraire de “tous” n'est pas “personne”, mais “les uns oui, les autres non” de même que le contraire de “toujours” n'est pas “jamais” mais “tantôt, tantôt” » (*Le crime et la mémoire*, p. 24).

Rejeter le « nous » et le « eux », « les » Allemands et « les » Français, ce n'était pas seulement interroger les appartenances postulées et les catégories intégrées sans mise à distance. Il s'agissait d'en démonter les logiques qui conduisent à l'intolérance et à des aveuglements sélectifs. Ainsi s'est-il longuement attelé à la question de la mémoire et de la responsabilité, dans une perspective franco-allemande ouvrant la réflexion sur d'autres face-à-face. Partant de l'empathie pour les descendants des victimes, il tendit aussi un miroir à tous en pointant les injonctions de mémoire inégales qui figent dans un rôle et empêchent de penser autrement qu'en noir et blanc. Il résumait cette posture à une exclamation fictive : « souvenons-nous des crimes dont les nôtres ont été victimes, souvenez-vous des crimes que les vôtres ont commis ! » (*Le crime et la mémoire*, p. 16). Dans ses appels à la tolérance et à un juste équilibre des douleurs, il se désolait de la façon dont l'État d'Israël traitait les Palestiniens. La question centrale des identités fut d'ailleurs l'objet d'un petit livre fort inspirant, *Les identités difficiles* (Paris, Presses de la FNSP, 1996), où il appelait à être toujours conscient d'où l'on parle et des biais qui en découlent.

Ce souci de la mémoire et des identités était inséparable de sa défense véhémement de la démocratie. Quand, au sortir de la guerre, il raconta

en France l'état de l'Allemagne (*L'Allemagne de l'Occident*, Paris, Gallimard, 1953), c'était pour que l'on comprît qu'il fallait aider les voisins désireux de devenir de vrais démocrates. Sa vie durant, il encouragea les Allemands à le rester, les interpellant, les exhortant, les mettant en garde quand il était question de restreindre les libertés des uns au nom de la sécurité ou de contester la légitimité des autres au nom du passé. L'intérêt pour les jeunes ne le quitta jamais. Son souci pour les jeunes Allemands qui, en 1945, n'avaient connu que le nazisme devint ensuite un effort pour aider les générations suivantes à vivre avec le poids du passé de leurs parents puis de leurs grands-parents. Leur parler de *Haftung* (de responsabilité juridique et morale) ne suffisait pas : il fallait aussi entendre leur désarroi de porter indéfiniment cette charge à laquelle échappaient leurs contemporains des pays voisins. Son prestige fut très grand en Allemagne où il reçut dès 1975 le prix pour la paix des libraires allemands. Il demeura une conscience morale, parlant sans fard aux simples citoyens comme aux politiques dans tous les cercles – et même par trois fois au Bundestag. Vu d'Allemagne, il était un Allemand devenu Français qui interpellait. Vu de France, il était un Français spécialiste de l'Allemagne qui invitait à ne pas se méprendre sur soi-même. Dans chacun des deux pays, il vantait le voisin et critiquait les satisfaits d'ici. Toujours en expliquant et en démontant les préjugés. C'est le cœur de son action en faveur d'une meilleure entente franco-allemande, jamais béate, toujours lucide.

Il transmet ainsi au grand public les leçons pour une bonne hygiène intellectuelle qu'il destinait d'abord à ses étudiants. Le petit livre *L'Explication politique* de 1972 (Paris, Presses de la FNSP), réédité en 1985, expliquait les fondamentaux de la recherche, comme définir et borner son sujet, mais il donnait aussi des conseils si utiles aujourd'hui quand déborde la logique des conspirationnistes : non, l'antériorité d'un fait par rapport à un autre n'établit pas toujours un lien de causalité ; non, la notion de *cui bono* (à qui profite la situation) n'est pas une logique explicative. Et surtout, il insistait toujours et encore sur la comparaison comme outil irremplaçable, invitant les lecteurs à ne pas confondre une opération intellectuelle (comparer) et la mise en équivalence des deux membres de la comparaison. Dire que « ce n'est pas comparable » prouve qu'on a

déjà comparé. Mais pas que les deux sont identiques (en allemand, *vergleichen* n'est pas *gleichsetzen*). Et Grosser excellait dans les rapprochements entre des époques et constellations différentes pour en faire sortir des aspects négligés ou refoulés, soudain lumineux. Car s'il s'est beaucoup occupé du temps présent, son travail a toujours incorporé l'examen du passé. Alfred Grosser a été aussi un historien, avec de nombreux livres sur le nazisme et des travaux sur les relations internationales de la France et de l'Europe (notamment *La IV<sup>e</sup> République et sa politique extérieure*, Paris, Armand Colin, 1961 et 1972 ; *La politique extérieure de la V<sup>e</sup> République*, Paris, Éditions du Seuil, 1965 ; *Les Occidentaux. Les pays d'Europe et les États-Unis depuis la guerre*, Paris, Fayard, 1982).

Enseignant, puis professeur à Sciences Po Paris de 1953 à 1992, il n'a cessé, même à la retraite, d'écrire, de parler, d'agiter les idées. Sur l'Allemagne, sur l'Europe, sur les relations franco-allemandes, mais aussi sur l'éthique et le sens de la foi. Car Grosser était un athée qui aimait le commerce des hommes d'Église. Il échangeait des heures durant avec des amis pères jésuites, il avait une connaissance intime des Écritures, Ancien et Nouveau testament, et cherchait le dialogue avec musulmans et juifs. Cela traverse plusieurs de ses livres parus dans les deux langues, comme *Les fruits de leur arbre. Regard athée sur les chrétiens* (Paris, Presses de la Renaissance, 2001 et 2005) et ses derniers, *La joie et la mort. Bilan d'une vie* (Paris, Presses de la Renaissance, 2011) et *Le Mensch. Die Ethik der Identitäten* (Bonn, Verlag Dietz, 2017). Alfred Grosser a parlé à des milliers de personnes. Il a aussi beaucoup construit, soutenant l'Office franco-allemand pour la jeunesse comme les échanges franco-allemands de professeurs, accompagnant inlassablement des structures de réflexion comme le Comité d'études des relations franco allemandes (CERFA) à l'Ifri et en en initiant des nouvelles comme le Centre d'information et de recherche sur l'Allemagne (CIRAC) – un lieu de recherche et de publication sur les questions économiques et sociales qui a été sacrifié par le désintérêt des uns et les appétits des nouveaux nationalistes.

Pour ceux qui le connaissaient un peu mieux – sans savoir qu'il était un excellent joueur de tennis de table –, il reste de lui le souvenir de ses propos inspirés sur Schubert, son incroyable écoute attentive des

projets et des idées des autres, et puis surtout, et jusqu'au bout, son rire toujours malicieux. Alfred Grosser était un optimiste, conscient des privilèges de sa longue vie. Il laisse deux impératifs : la gratitude et la vigilance.